



Une odyssée sans retour possible

Poursuivie pendant quatre ans par la justice turque, la romancière et journaliste Asli Erdogan a été acquittée le 14 février. Requiem pour une ville perdue, un recueil en prose poétique hanté par la mort, la solitude et la perte, vient de paraître.



Le livre est la quête de soi d'une écrivaine qui scrute son visage, caché derrière des masques. M. Jacob/Tendance Floue



REQUIEM POUR UNE VILLE PERDUE

Asli Erdogan, traduit du turc

par Julien Lapeyre de Cabanes

Actes Sud, 144 pages, 17 euros, 12,99 euros, numérique

C'est une femme seule, qui marche dans les ruelles de Galata, un faubourg d'Istanbul peuplé d'estropiés, de chats errants et de fantômes. C'est une femme seule, à sa fenêtre ou derrière la lucarne d'un toit, qui regarde les lumières d'une ville labyrinthique, matrice dont le souvenir s'éloigne. Qu'attend-elle, qui fuit-elle ? Qui sont ces cohortes de femmes en pleurs au visage couleur de cendre, « *citadines assassinées, mises en pièces à force de crimes qui ne présent rien* », qu'elle rejoindra dans la cave d'un palais qui ressemble à une prison ? Recueil de poèmes en prose, *Requiem pour une ville perdue* est une longue errance sans retour possible, la quête de soi d'une écrivaine qui scrute son visage, caché derrière des masques. « *C'est une odyssée, mais Ithaque est perdue. Pour les femmes, il n'y a pas d'Ithaque* », confiait l'écrivaine en exil à *l'Humanité*, en février dernier, à la veille du verdict de son procès.

Paru en Turquie en 2009, ce livre est assez différent des romans et chroniques (*Le silence même n'est plus à toi*) qu'on a pu lire jusqu'à présent. Rarement elle se sera autant

dévoilée, même si la forme poétique laisse la place aux multiples interprétations, osant l'écriture à la première personne du (féminin) singulier. On retrouve dans ces textes au lyrisme tenu, où coule le sang des mythes, des thèmes ou des signes présents dans ses romans : le coquillage fétiche (*l'Homme coquillage*), la pierre froide et les murs qui enferment (*le Bâtiment de pierre*), la solitude et le sentiment d'être en marge, d'errer dans un entre-deux. « *Mais je suis là, entre hier et demain (...). Entre mon vrai visage et son image imprimée sur le verre, entre le temps et l'absence, entre les mots et ce qu'on tait toujours* », écrit Asli Erdogan. Cet « entre », c'est aussi le territoire incertain entre la vie et la mort, si familière, la tension entre des pulsions antagonistes, l'union des contraires.

**Écrire,
c'est aller
vers l'Autre,
tous les autres,
les démunis
et les vaincus.**

de pierre), la solitude et le sentiment d'être en marge, d'errer dans un entre-deux. « *Mais je suis là, entre hier et demain (...). Entre mon vrai visage et son image imprimée sur le verre, entre le temps et l'absence, entre les mots et ce qu'on tait toujours* », écrit Asli Erdogan. Cet « entre », c'est aussi le territoire incertain entre la vie et la mort, si familière, la tension entre des pulsions antagonistes, l'union des contraires.

Le récit des nuits fiévreuses où les mots se fraient douloureusement un passage

Livre nocturne, irrigué par le *Livre des morts* égyptien, *Requiem pour une ville perdue* est placé sous le signe du double, de Janus, le dieu aux deux visages, de Dionysos et d'Osiris, qui portent toujours un masque. Ainsi Özgür (« libre », en turc), une héroïne au genre ambigu, Orphée au féminin qui se retourne en remontant des Enfers, gagne-t-elle sa liberté quand elle prend conscience d'être mortelle. « *Écrire, par conséquent, c'est toujours devoir porter le masque pour affronter la mort* », écrit Asli Erdogan dans les *Masques de Narcisse*, un texte introspectif en treize points, qui interroge l'origine de l'écriture. Dans *Lettres d'adieu*,

où l'on devine une tentative de suicide, elle fait le récit des nuits fiévreuses où les mots se fraient douloureusement un passage et « *tombent à la renverse dans le désert blanc, vaincus par le silence* » avant que le matin ne tombe comme un couperet. Fouillant loin dans ses souvenirs, elle exhume l'image d'une petite fille de 3 ou 4 ans, s'emparant chaque jour d'un livre qu'elle « lit » pour convoquer ensuite des voix et s'inventer des histoires dans la solitude de sa chambre. Forcée par sa grand-mère à avouer qu'elle ne sait pas vraiment lire, l'enfant dessine alors un oiseau sans ailes qui s'envole par le seul pouvoir des mots. De l'enfance émerge la figure récurrente de la mère, consolatrice et inquiétante, qui brise dans son poing trois statuettes de femmes laissées en cadeau par l'homme sans nom qui a quitté sa fille.

Écrire, pour Asli Erdogan, c'est gratter ses plaies, creuser la perte, la séparation, l'incomplétude. C'est aussi aller vers l'Autre, tous les autres, les démunis et les vaincus, faire entendre « *le pas lourd des condamnés dans leur cellule, des insomniaques dans leur chambre, le pas léger des cambrioleurs, le murmure des prières sans réponse, le chuintement des incendies au loin, le froissement des lettres qui n'ont pas été écrites* ». À tous ceux-là, elle donne sa voix, comme un écho qui résonne à l'infini. •

SOPHIE JOUBERT